LISA CHRYSIS



L'ATELIER des Insomnies

« Il est des rencontres que le hasard organise... »

ROMAN

Lisa Chrysis

L'Atelier des insomnies

© Lisa Chrysis, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2170-4

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.


L'Aube de l'amour
1924
Salvator

« Il est des rencontres que le hasard organise avec une précision troublante, comme s'il connaissait déjà les secrets de nos lendemains. »

Florence, été 1920

La chaleur du jour persistait dans les ruelles de Florence, retenue par les murs de pierre dont les aspérités conservaient encore l'ardeur du soleil. Aux fenêtres ouvertes, les conversations circulaient d'un étage à l'autre, ponctuées de vaisselle entrechoquée et d'exclamations en dialecte toscan. Des effluves de basilic, de lessive au savon de Marseille et de cuisine familiale s'échappaient des habitations. Rosina soulevait délicatement l'ourlet de sa robe pour franchir les irrégularités du pavé, tandis que son amie, emportée par une anecdote dont elle ne parvenait plus à raconter la fin, riait à s'en couper le souffle. Une vieille Florentine, accoudée à sa fenêtre, leur lança une remontrance qu'elles accueillirent avec une irrévérence joyeuse, avant de disparaître au détour de la ruelle.

— Tu pourrais au moins faire semblant de t'amuser ce soir, lança son amie en rajustant une mèche échappée de son chignon. La dernière fois, tu as passé toute la soirée à écouter la mère de Giulio raconter ses rhumatismes.

— Elle avait besoin de parler.

— Elle avait surtout besoin d'un médecin. Et toi, d'un peu de distraction ! Je te préviens, si un garçon t'invite à danser, je ne te laisserai pas te réfugier derrière tes fiançailles.

Rosina baissa la tête pour dissimuler son sourire. Elle aimait danser, bien davantage que son amie ne l'imaginait, mais l'idée de se retrouver entre les bras d'un inconnu, sous les regards amusés de toute une assemblée, suffisait à lui faire perdre ses moyens.

— Nino danse très bien, répondit-elle.

— Nino ! Toujours Nino ! On dirait qu'il a fait inscrire son prénom sur ton acte de naissance.

Cette fois, Rosina éclata de rire et donna une petite tape sur le bras de son amie.

Elles débouchèrent sur une placette où quelques hommes terminaient une partie de cartes autour d'une table bancale. L'un d'eux leva son verre à leur passage, arrachant à l'amie de Rosina une révérence exagérée qui déclencha les applaudissements de ses compagnons. De la maison où se tenait la fête leur parvenaient déjà les premières mesures d'un air de danse, couvertes par instants

par les protestations d'un voisin. Rosina allait entraîner son amie vers la musique lorsqu'une voix de femme, grave et légèrement éraillée, les interpella depuis l'ombre d'une arcade.

— Signorine… Vous êtes bien pressées de rejoindre votre avenir.

Assise derrière une petite table recouverte d'un velours élimé, une femme d'un certain âge les observait. Elle portait plusieurs bagues aux doigts, un châle sombre sur les épaules et, suspendue à son cou, une médaille dont Rosina ne distinguait pas le motif. Devant elle reposaient un jeu de cartes aux coins écornés et une soucoupe contenant quelques pièces. Son regard passa de l'une à l'autre avant de s'arrêter sur Rosina.

— Notre avenir ? répéta son amie en retenant un rire. Voilà qui devient intéressant ! Vous pourriez peut-être nous dire si les garçons de cette fête savent danser autrement qu'en écrasant les pieds de leurs cavalières.

La femme ne sourit pas. Elle ramassa son jeu de cartes, en égalisa les bords contre la table, puis désigna la chaise placée devant elle.

— Ce ne sont pas les garçons de ce soir qui m'intéressent.

— Ah ! Vous voyez, Rosina ? Même les inconnues vous trouvent plus mystérieuse que moi !

Rosina sentit ses joues s'échauffer. Elle aurait préféré poursuivre leur chemin, rejoindre les invités, se fondre dans le bruit familier des conversations. Pourtant, quelque chose dans l'attitude de cette femme la retenait. Ce n'était ni son accoutrement ni ses cartes, mais la façon dont elle la considérait, avec une attention dépourvue de cette insistance marchande dont usaient les diseuses de bonne aventure pour attirer les passants.

— Nous n'avons pas beaucoup d'argent, signora, dit-elle poliment.

— Je ne vous ai rien demandé.

Son amie tira aussitôt une chaise.

— Alors profitez-en, Rosina ! Pour une fois qu'on vous propose de connaître votre avenir sans exiger une dot !

— Tu es insupportable.

— Et toi, beaucoup trop raisonnable pour ton âge.

La vieille femme tendit sa main ouverte au-dessus du velours.

— La gauche, signorina.

Rosina hésita, puis déposa ses doigts dans cette paume sèche, parcourue de petites crevasses. Elle remarqua une trace d'encre noire au bord de l'ongle du pouce et le parfum âcre d'une cigarette récemment éteinte. La femme retourna délicatement sa main vers la lumière, en examina les lignes sans prononcer un mot.

L'amie de Rosina se pencha par-dessus son épaule.

— Alors ? Un beau mariage ? Six enfants ? Une belle-mère épouvantable ?

— Laissez-moi regarder, répondit la femme.

Cette fois, son ton avait perdu toute aménité.

La femme inclina légèrement la tête et rapprocha la main de Rosina de la lampe posée sur la table. Son pouce suivit lentement un pli de la paume, s'immobilisa à sa naissance, puis revint sur une ligne plus fine, comme si elle venait d'y déceler une anomalie. Autour d'elles, les conversations continuaient, un verre se brisa quelque part sur la placette et les premières notes d'un accordéon s'échappèrent d'une fenêtre ouverte. Rosina entendait tout cela avec une netteté singulière, comme si l'attente avait aiguisé chacun de ses sens.

— Vous allez partir, dit enfin la femme.

— Partir ? Où donc ?

— Loin d'ici. Vous quitterez l'Italie.

Rosina échangea un regard amusé avec son amie.

— Voilà qui risque de déplaire à mon fiancé !

La vieille femme ne releva pas la plaisanterie. Elle continuait de parcourir les lignes de sa main, les sourcils rapprochés, comme si elle cherchait à distinguer quelque chose.

— Je vois de grandes avenues, une foule immense, des voitures qui circulent dans tous les sens. Des cafés où les gens restent attablés jusque tard dans la nuit. Il y a de la musique, des rires, des hommes et des femmes qui se croisent sans jamais se regarder…

Elle s'interrompit, puis reprit d'une voix plus basse.

— Et une grande cathédrale, toute blanche, construite au sommet d'une butte. De là-haut, on domine la ville. On dirait qu'elle n'a pas de fin.

Rosina ne souriait plus. Elle connaissait les descriptions de Paris que sa tante glissait dans ses lettres, ces grandes avenues, cette agitation permanente, cette

ville dont elle lui vantait depuis des années les merveilles. Mais cette église dressée au-dessus des toits, elle ne parvenait pas à se la représenter.

— Vous voyez autre chose ? demanda-t-elle.

La femme releva lentement les yeux. Elle observa le visage de Rosina avec intensité, puis revint à sa main, qu'elle tenait toujours entre les siennes.

— Je vois un homme.

Son amie, qui s'apprêtait à lancer une nouvelle plaisanterie, se tut.

— Un homme très grand, reprit la voyante. Il vient de loin, d'un autre continent.

Elle s'arrêta.

Rosina attendit quelques secondes, persuadée qu'elle allait poursuivre. Mais la femme demeurait immobile, les yeux fixés sur sa paume. Son expression avait changé. Elle semblait hésiter entre les mots qu'elle cherchait et ceux qu'elle refusait de prononcer.

— Et cet homme ? insista Rosina.

Aucune réponse.

— Que va-t-il se passer avec lui ?

La vieille femme lâcha sa main. D'un geste brusque, elle rassembla les cartes éparpillées sur le velours, les empila sans prendre la peine de les remettre dans l'ordre et les glissa dans leur étui usé.

— Mais enfin, signora, vous ne pouvez pas vous arrêter maintenant ! protesta son amie.

La voyante leva les yeux vers Rosina. Son visage s'était fermé, mais sa voix, lorsqu'elle parla, avait perdu toute rudesse.

— Ma petite, vous allez rencontrer un homme qui changera votre vie.

Elle repoussa sa chaise et se leva, signifiant ainsi que la consultation était terminée.

Rosina demeura quelques instants devant la table, déconcertée par cette conclusion qui ne lui apprenait rien et soulevait pourtant tant de questions. Son amie fut la première à réagir. Elle déposa deux pièces dans la soucoupe, malgré les protestations de la vieille femme, puis attrapa Rosina par le poignet pour l'entraîner vers la placette.

— Eh bien ! Pour une femme qui prétend connaître l'avenir, elle n'est guère bavarde lorsqu'on lui demande des explications !

— Tu as vu son visage à la fin ?

— J'ai surtout vu qu'elle savait parfaitement ménager ses effets. Un homme mystérieux, un voyage, une grande ville… Elle aurait dû nous prédire un héritage, tant qu'elle y était !

Rosina rit, mais son regard se porta malgré elle vers l'arcade qu'elles venaient de quitter. La vieille femme avait éteint sa lampe. Elle rangeait ses affaires sans leur accorder davantage d'attention, comme si leur rencontre n'avait été qu'une interruption parmi d'autres dans le cours de sa soirée.

— Tu crois qu'elle disait la vérité ?

Son amie s'arrêta net.

— Rosina ! Ne me dis pas que tu vas prendre cette histoire au sérieux ?

— Non, bien sûr que non. C'est seulement cette église, là-haut, sur une colline…

— Des églises, il y en a dans toutes les villes ! Et des hommes aussi, heureusement. Maintenant, viens, avant qu'on ait mangé toutes les pâtisseries sans nous !

Elles reprirent leur marche. À mesure qu'elles approchaient de la maison, les notes de musique devenaient plus distinctes. Des guirlandes de papier avaient été suspendues entre les fenêtres de la cour intérieure, où les invités circulaient parmi les tables garnies de bouteilles, de fruits et de petits gâteaux aux amandes. Une jeune femme en robe claire dansait déjà avec un garçon qui s'appliquait tant à compter ses pas qu'il en oubliait de regarder sa cavalière.

Rosina chercha spontanément Nino parmi les visages. Elle savait pourtant qu'il ne viendrait pas ce soir. Il avait prévenu qu'il devait travailler sur un examen important et lui avait promis de la retrouver le lendemain, après la messe, pour leur promenade habituelle le long de l'Arno. Elle se réjouissait de ces heures passées ensemble, de leurs conversations qui pouvaient s'étirer sans qu'aucun des deux éprouve le besoin de les interrompre, de cette façon qu'il avait de lui prendre la main au milieu d'une phrase, simplement parce qu'elle se trouvait à sa portée. Avec lui, elle n'avait jamais eu à chercher quelle attitude adopter. Elle pouvait parler, se taire, rire de ses propres maladresses. Nino connaissait ses hésitations, ses petites colères et cette obstination qu'elle